

Non, ce que rêve l'écrivain, c'est de les voir garder les qualités foncières de leur racialité comme les acquêts heureux de leur obscur passé, pour en réaliser la viable synthèse avec les riches apports de la vieille sagesse hellénico-chrétienne et de notre expérience, riche en applications, des trois règnes de la Création.

J.-M. JADOT.

*Un grand gouverneur général :*

## PIERRE RYCKMANS

Je voudrais mettre au fronton de cette esquisse d'une figure africaine si humainement pénétrante, cette réflexion d'un ancien gouverneur français des Colonies, M. Maurice DELAFOSSE, qui lui aussi s'est penché de tout son cœur et avec art, sur le problème de conscience posé par la confrontation de civilisations apparemment inconciliables. Il écrivait en introduction à un recueil sur *l'Âme Nègre*, réunissant de profonds et philosophiques propos puisés à la source de la littérature africaine :

« Il n'est pas facile de faire suffisamment abstraction de sa propre mentalité lorsqu'on étudie celle des autres, et à vouloir dépeindre les noirs tels qu'ils sont, on risque de les représenter seulement comme on les voit, ce qui n'est pas toujours la même chose ».

Le gouverneur général RYCKMANS fait à son tour montre dans son livre *Dominer pour Servir*, d'un sens d'humilité peu commun, lorsqu'il écrit :

« Je ne connais pas le « Primitif » ; je ne l'ai jamais rencontré ; je ne sais même pas s'il existe. Je ne connais qu'un peuple noir, chez qui j'ai passé les plus belles années de ma vie. Sans doute, les noirs sont différents de nous ; les aborigènes de l'Australie et les Patagons le sont aussi, mais cela suffit-il pour les classer sous une étiquette commune, celle de « Primitif » ? »

Toute l'œuvre de M. Pierre RYCKMANS, même celle que constituent ses discours officiels, laisse apparaître cette préoccupation qui est la sienne, de pénétrer l'âme des noirs et d'essayer de les comprendre. Il était bien

placé pour connaître et apprécier leurs qualités ou mesurer leurs défauts, ayant vécu en brousse leur vie de labeur, de joie et de peine. La carrière de M. RYCKMANS tranche sur celle de certains gouverneurs généraux qui ont accédé à ces hautes fonctions par un savant « parachutage de la Place Royale ». Certains furent d'excellents administrateurs mais il leur manquait, comme disait LYAUTEY, « cette parcelle d'amour sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine ». Ce n'est donc pas uniquement le « Boula Matari » comme tel, gouverneur général assailli par les responsabilités quotidiennes d'une envahissante et tentaculaire administration, que je me plais à évoquer ici ; c'est l'homme tout simplement lui-même, dans ses pensées, l'écrivain qui sait au tournant d'un texte juridique ou d'une émission radiophonique, trouver la phrase ou le mot plaisant et direct, se découvrant dans sa nature profonde, sa psychologie des êtres et des choses. Il y a le Pierre RYCKMANS de *Messages de Guerre* ou d'*Étapes et Jalons*, somme de discours et appels qui témoignent de son sens élevé du devoir. Ces livres viennent, en fait, couronner une œuvre littéraire qui ne le cède en rien à celle de nos meilleurs écrivains, mais c'est dans *Dominer pour Servir*, ou les quelques chroniques radiophoniques *Allo ! Congo*, et plus encore dans les quelques contes réunis sous le titre de l'un d'eux, *Barabara*, qu'il nous apparaît avec tout son talent littéraire mis au service de la cause des noirs du Congo. Nul mieux que lui n'a décrit *Envoûteurs et Sorciers*, ou les *Familles Africaines*, leurs travers et leurs vertus ; il n'a pu réaliser ce miracle que parce qu'il s'est donné la peine de faire l'effort de compréhension nécessaire qu'il n'est donné qu'à bien peu d'accomplir.

« L'inexplicable, écrit-il, s'est expliqué tout seul, ou bien a cessé de requérir une explication parce qu'il est devenu familier. Le pittoresque ne vous frappe plus. Les coutumes bizarres, vous en avez saisi la raison d'être — et elles n'ont souvent plus rien de bizarre... »

Et il ajoute cette réflexion qui eut pu être celle d'un Docteur SCHWEITZER :

« Vous n'êtes plus seul parmi les sauvages, vous vous retrouvez un homme au milieu des hommes ».

Dans un conte, *Maliana*, RYCKMANS nous peint en quelques traits incisifs le fidèle sergent-major, compagnon de ses campagnes d'Afrique de la première guerre mondiale. Type robuste, au visage anguleux, où se jouent comme en une statue d'ébène, les plans d'ombre et de lumière et dans le regard duquel apparaît une certaine rudesse qu'adoucit le rythme du verbe. Maliana devient sous la plume de l'écrivain, ce personnage légendaire, craint et aimé de ses hommes, prêt à tous les sacrifices, et sachant tout donner aux durs moments du combat. Écoutons Ryckmans nous dire en quelques phrases bien campées une dernière rencontre :

« Sa haute taille s'était voûtée. Il avait perdu ses dents ; ses lèvres avaient encore minci et ses joues creusées se plissaient de rides. Nous fîmes semblant de nous dire au revoir, nous savions que c'était adieu. Il détourna la tête en regardant le sol par-dessus son épaule, avec un claquement de langue dans sa bouche fermée, comme il faisait en apprenant la mort d'un brave... »

Ou nous conter la mort du caporal Sambwa, clairon et infirmier, qui s'était employé à guérir ses camarades jusqu'au jour où il avait été lui-même frappé par la maladie.

« ...Il rouvrit les yeux. De la main gauche, il me montra son clairon pendu à la paroi de paille, son clairon déjà tout terni depuis tant de jours qu'il ne l'astiquait plus. Il dit quelque chose que je ne compris pas. Je me penchai vers lui, tout près de son visage amaigri ; et il répéta avec un faible sourire : — *Mosala asiri*. Le travail est fini... »

Qu'il décrive le pionnier, constructeur de routes qui veut jouer au grand seigneur auprès de ses pairs, ou l'enfant auquel est confiée, la nuit, la garde des champs

et qui parvient astucieusement à faire arrêter les voleurs, ses descriptions sont si vivantes qu'elles transportent sans fard le lecteur dans ces paysages luxuriants tissés de rêve et de poésie. On sent par ces textes, en M. Pierre RYCKMANS, l'homme dans son intensité scrutant en observateur sympathique et sévère à la fois, tout ce monde qui lui est confié, qu'il suit dans ses moindres faits et gestes, et qu'il conduit, dans les mystères de sa vie intérieure et spirituelle. Que de blancs parcourent le continent noir ou vivent leur vie de blanc sans se soucier des populations qui attendent d'eux un peu plus que les sollicitudes d'un simple touriste. « On peut, écrit le gouverneur général RYCKMANS, traverser l'Afrique à pied, d'un bout à l'autre, sans rien comprendre à la vie indigène ». M. RYCKMANS est de la classe des grands administrateurs du siècle, qui savent ajouter à leur fonction ce côté artiste et sensible, lequel a déjà valu à notre littérature bon nombre d'écrits ayant sur d'autres la supériorité d'être foncièrement vécus. Si la main peut tracer avec tant d'assurance ces récits, c'est que l'œil a pu suivre tous les contours de l'âme africaine. Deux dernières citations de *Barabara* nous diront ce souci de l'auteur de mettre son talent à l'épreuve de la réalité de sa mission ; il n'est dès lors pas surprenant de le voir traduire en quelques feuillets imagés, sa joie de côtoyer des êtres simples, naïfs, et fuyants, vus de notre univers, mais réellement doués de bon sens, astucieux et ironiques, situés dans la force cosmique qui les enveloppe et signifie leurs faits et gestes.

M. RYCKMANS est là sous le toit du chef, dans sa case ; celui-ci le comble d'attentions de « vieille nourrice ».

« Bugera, tel est son nom, essuie du coin de son pagne crasseux le pis de la vache que l'on va traire à mon intention ; il me déniché toujours je ne sais où, un couple d'œufs de l'autre année. Et puis

surtout Bugera est mon hôte. J'ai dormi sous son toit, sur son propre lit — enfin : sur son lit, laissons-là la propreté. Après cela, n'est-ce pas, c'est entre nous à la vie à la mort : il va jusqu'à fumer mes cigarettes. Demander la première fut sans doute une ruse héroïque. Pour me flatter par un témoignage d'aveugle confiance, quelles diableries ne bravait-il pas ? Il s'est familiarisé depuis ; il préfère le goût anglais ; *kasekerete baridi*, « les petites froides », comme il les appelle... ».

Citons enfin cette page digne du meilleur LA BRUYÈRE des *Caractères* :

« Ils sont là, accroupis en demi-cercle à dix mètres de ma tente ; les anciens avec leur rectangle d'écorce de bananier fiché dans la fente d'une baguette, bien en vue comme un passeport ; les nouveaux venus munis d'une poignée d'herbe qu'ils répandront à mes pieds pour appuyer leur exorde... Je les vois d'ici les petits papiers, qu'on va déballer d'un geste fébrile, blancs ou jaunis, vieux d'un mois ou vieux de dix ans, signés de mon nom ou du nom d'un de mes lointains prédécesseurs disparus... Ils sont là tous... Tous les palabreurs ; toutes les victimes et tous les carottiers ; toutes les épaves, tous les malheureux de qui je suis le dernier espoir. Mes bourreaux — mes enfants. Ceux qui ont raison et dont on pourra régler l'affaire ; ceux qui ont raison mais dont l'infortune est sans remède ; ceux qui ont tort mais qui ont tout de même un peu raison puisqu'ils sont malheureux... ».

Nous comprendrons peut-être mieux, ayant suivi l'écrivain dans les sentiers de son œuvre littéraire, le gouverneur général responsable de la vie et du bonheur de onze millions de noirs. Et la franchise de ses discours officiels s'explique, se justifie dans tout l'élan d'un cœur généreux. Certains l'ont critiqué d'avoir dit des vérités dans la conférence qu'il fit à Léopoldville en 1946, en manière de « testament colonial », au moment de passer le gouvernail à son successeur. A notre sens il pouvait et devait se permettre de tels propos.

« Notre premier devoir envers les indigènes, disait-il notamment, est de les armer pour la vie. C'est un but en soi à poursuivre pour lui-même ; c'est en même temps la condition de tout progrès ultérieur, la préface nécessaire à tout développement économique ».

Ces avertissements n'auront pas été vains puisque nous sommes entrés résolument, et sans avoir besoin « d'amis » trop pressants, dans la voie des grandes réalisations. Nul n'était mieux désigné pour défendre cette œuvre aux Nations-Unies que le gouverneur général Pierre RYCKMANS, grand ami des noirs qui ont trouvé en lui, homme de pensée et d'action, leur meilleur interprète.

Albert MAURICE.

*Un agent de la T. S. F.*

## RAOUL-HENRI DUMONT

Ce n'est pas dans *Un Colonial de Quat'Sous* (Bruxelles, Éditions de Belgique, 1935), qu'il faut chercher des opinions réfléchies sur le noir congolais. Le pauvre héros de ce triste roman, un agent de la T.S.F. à Stanleyville, est uniquement préoccupé — et ce souci l'obsède — de voir arriver sa fiancée, Lucienne, qu'il a précédée au Congo. Celle-ci, on le devine, est moins accaparée par un unique propos. Elle l'est même si peu qu'elle dépasse le foyer préparé à son intention. Mais cette distraction ne lui porte pas chance. Déçue, elle rentre en Belgique. Mais celui que l'aventure n'a pas moins déçu qu'elle, s'est, lui, donné la mort, et en la maudissant.

Le reste ? Décor et figuration. Au nombre des figurants, quelques noirs, « des diables de nègres qui s'assimilent tout avec une facilité déconcertante » mais qui oublient tout avec la même aisance. « Il faut entretenir leurs facultés d'assimilation ; en quelque sorte, des animaux savants » (p. 12). Des indigènes dont l'odeur *sui generis*, « odeur pénétrante », laisse aux narines délicates une impression d'huile rance (p. 93). Des prisonniers soupçonnés d'avoir dévoré leurs semblables et qui ressemblent à de « noirs séraphins » (p. 101). Un boy Mudimba, « garçon zélé et aussi honnête que peut l'être un garçon de sa race » (p. 124). Quelques vieillards, accroupis sur des nattes, suçant béatement de courtes pipes, et qui paraissent « des boudhas anémiés par un long jeûne » (p. 132). On poursuit la citation, car elle est très révélatrice du ton adopté par l'auteur : « Rien ne bouge dans les faces hébétées de ces vieillards, striées

de rides profondes, pas même leurs yeux noyés en des rêves indécis, assurément peu complexes ». « L'âme noire et son mystère », dit quelqu'un en désignant ces tristes épaves. « Ni âme, ni mystère », riposte un « Ancien », en haussant dédaigneusement les épaules (p. 132).

Une danse indigène n'est qu'un spectacle « fastidieux, écoeurant » (p. 133). Pourtant, un peu plus loin, l'auteur avoue éprouver, pour ses frères noirs, une sympathie « qu'on lui reproche » (p. 139). On serait disposé à douter de cette sympathie et, pourtant, c'est à son boy Madimba qu'il lègue ses bilokos et, avant de se laisser glisser à l'eau, il fait don à la collectivité du petit pécule qu'il a déposé à la banque : « Puisse, écrit-il, puisse ce modeste capital soulager quelque peu la grande misère de mes frères noirs » (p. 203).

*Lucienne* (Bruxelles, Éditions Labor, 1940) n'est, à tout prendre, qu'une nouvelle version du drame exposé dans un *Colonial de Quat'Sous* mais vu, cette fois, côté Lucienne. La jeune fille s'amuse de l'inégale répartition des charges confiées aux porteurs. « Le plus fort exploite toujours le plus faible, lui est-il expliqué. N'est-ce pas humain ? L'exemple vient du blanc et les nègres sont de parfaits imitateurs » (p. 20). Un machiniste indigène, « soucieux comme un ingénieur et agile comme un singe », l'inquiète : « C'est ce type-là qui conduira le train ? » « Et pourquoi pas ? Sa compétence vaut bien celle d'un blanc » (p. 39). Elle qualifie de « moricaude », une ménagère au corps charmant et au visage régulier « comme on en découvre sur les fresques de l'ancienne Égypte » (p. 180). Elle ne comprend pas l'âme noire et ne cherche d'ailleurs pas à la comprendre (p. 160) et, quand, à Stan, elle prend le bateau qui doit la ramener à Léo, c'est avec préméditation qu'elle bouscule les « sales nègres » qui encombrent la passerelle.

Dans *Sortilège* (Bruxelles, Éditions Labor, 1942), la

présence du noir est beaucoup plus accusée. On le rencontre dès la première page, à Léopoldville, dans le port où des débardeurs en guenilles déchargent des sacs d'arachides et de coprah. Au village nègre, à l'occasion d'un grand tam-tam, des mimes évoquent des prouesses guerrières, « leurs faces ont un rictus de fétiches » (p. 8). Des grâces féminines exhibent un cache-sexe rudimentaire « plus symbolique qu'efficace » (p. 9).

Mais l'agent territorial a reçu Lulonga pour destination. Il découvre la vie des transports fluviaux, leur « grouillement humain » (p. 14), leurs sites de « sauvage grandeur » (p. 23), leurs initiations diverses et, particulièrement, à la psychologie des serviteurs noirs : Madimba et Sanduku, Fatima et Nyota, la ménagère Salema, etc... Autant d'énigmes à déchiffrer, jour après jour, du moins jusqu'à ce qu'on ait pu se faire une opinion satisfaisante.

Malengreaux (ou Dumont) est, lui, arrivé à la conclusion qu'« un être primitif n'analyse pas ses sentiments. Comme l'enfant ou l'animal, il donne libre cours à ses instincts et ses réflexes traduisent exactement son état d'âme » (p. 76).

Mais Malengreaux se laisse distraire de l'étude des noirs par Monique, une enjôleuse qui le conquiert degré par degré. Il lui échappe pourtant, quitte l'Administration et retourne à Salema qui, « patiente comme une religieuse » (p. 144), l'avait attendu... Et il en a une fille, Josiane.

« Elle fera plus tard l'affaire de ton fils », dit Malengreaux à Delcroix, son nouveau patron, un planteur — 18 ans de Congo — qui avait eu, d'une négresse adipeuse, « un bâtard étrangement beau dont il raffolait » (p. 160). « Sait-on jamais ? » sourit Delcroix, que l'on retrouvera sans doute, en compagnie de Malengreaux, dans un ouvrage posthume annoncé comme devant paraître sous le titre : *Deux Hommes dans la Brousse*.

Léo LEJEUNE.

*Un amateur de folklore :*

## ALBERT FRANÇOIS

Albert FRANÇOIS a montré le noir congolais spécialement dans un recueil de huit contes publiés, en 1935, aux Éditions de Belgique (Bruxelles), sous le titre *Des Bêtes, des Noirs et... des Blancs*. Le préfacier, Gaston-Denys PÉRIER, dit qu'il découvre, en ce recueil, — pardon ! — en ce « délicieux spicilège », un talent attentif et sensible à la poésie populaire de l'Humanité noire.

1. — C'est, d'abord, l'histoire d'un Sorcier et d'un Mauvais qui, s'étant jugés de même force en malice, décident de vivre en amis ;

2. — Suit la légende du vieux Crapaud qui permit au Fils-du-Ciel d'épouser sa Fille et... en mourut ;

3. — Paraissent l'Oiseau Gobe-Tiques et le Buffle cendré qui avaient fait une alliance, ni meilleure ni pire que toutes les alliances ;

4. — Kitoko-la-Belle, fille du Féticheur, est l'enjeu d'une joute d'esprit entre le Fort rustaud et le Faible intelligent. C'est le Faible qui l'emporte et, respectueux de la parole donnée, le Fort s'efface ;

5. — Le Léopard, en ce recueil, ne pouvait manquer de donner libre cours à ses instincts de carnassier aux dépens de la Tortue, trahie par le Rat ;

6. — Mais les mauvaises gens finissent toujours par se perdre, du moins de réputation, et c'est ce qui arriva au Léopard itou ;

7. — Le conte intitulé « Photo » est d'une veine toute spéciale, comme on le verra par la conclusion. Les fem-

mes de l'Aîné des Esprits, que d'autres noirs appellent Nzambi, c'est-à-dire Dieu, ayant réclamé quelque aide dans leurs travaux, furent créés le Soleil, la Pluie, la Nuit, l'Eau, le Feu... et l'Ombre ou Photo. Au moment de payer ses collaborateurs, le Créateur, tout en reconnaissant leur utilité, se souvint que le Soleil l'avait fait transpirer outre mesure, que la Pluie l'avait empêché de sortir pour traiter une affaire, que la Nuit l'avait fait donner du pied dans un trou invisible, que l'Eau lui avait noyé un homme et que le Feu l'avait profondément brûlé. Seule, l'Ombre, pour avoir accompagné le Maître en toutes circonstances, tel un témoin qui voit tout et n'oublie rien, reçut large récompense. « Ce constatant — conclusion ! — le blanc achète tous les enfants de Photo, et c'est pourquoi — paraît-il ! — les blancs circulent avec cet appareil en bandoulière ». Et le conteur noir, auquel Albert FRANÇOIS, soi-disant, ne sert que de secrétaire, d'ajouter :

« Entre nous, Photo, dans cette légende, n'est autre que l'espion noir, le courtisan noir, le mercenaire noir, qui, vivant aux dépens de ses frères, recherche les blancs et gagne de l'argent, beaucoup d'argent, avec ses yeux, avec sa langue ! » (p. 194).

8. — Enfin, il est question du Sens-Roi. Un Ventre, une Tête, voilà ce qu'était l'Homme au commencement des Temps. A sa demande, Celui-qui-d'un-rien-fait-des-merveilles lui garnit la Tête de deux larges haricots verts qui lui firent des Oreilles, de fruits noirs à prunelles rouges qui lui firent des Yeux, d'un piment qui lui fit un Nez. D'un léger trait de son couteau-de-jet, le Créateur traça aussi la Bouche de l'Homme. Enfin, comme la Tête, le Ventre fut modifié par l'adjonction de bâtons, Jambes ou Bras, qui permirent à l'Aïeul d'étreindre et de voyager. Mais, bientôt, les Sens en vinrent à se quereller sur le point de savoir lequel d'entre eux devait avoir, sur les autres, la prééminence. Ils allèrent sou-

mettre leur palabre à Dieu qui la trancha en faveur de la Bouche, en lui accordant deux colliers de Dents comme attributs de sa dignité, et en proclamant pour tous ce proverbe : « Bouche qui ne mange, corps qui s'éteint ».

« Ce récit, dit Albert FRANÇOIS entrant, cette fois, personnellement en scène, outre les diverses morales qu'il renferme, me fit mieux connaître l'indigène. Il m'apprit que de vieux sages d'ébène préconisent les goinfreries chaque jour aperçues. Il m'apprit encore que, dans les Tropiques, l'homme vit pour manger. Mais ailleurs ? Épicure n'aurait-il de fervents adeptes qu'au cœur des brousses revêches et des sylves assombries ? Cet instinct si humain, cependant, ne serait-il l'apanage que de quelques Bantous ? Détrompez-vous, tranche Albert FRANÇOIS. Encore chaque jour, en notre Septentrion, la franche repue se violace de s'empiffrer. Chez nous, gourmet supplanta gourmand — non sans élégance, je l'avoue, mais ces deux mots ne sont-ils pas synonymes ? Et ce colosse replet,

Ce colosse arrondi, grondant, sourd et sans yeux,

Premier auteur des arts cultivés sous les cieux,

Seul roi des volontés, tyran des consciences,

le Ventre — puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est-il plus du festin, qui rit du Pôle à l'Équateur ? ... Le Ventre ? La Bouche ? Dieux africains sans doute... Dieux universels surtout... Car, ils sont également les nôtres, — un peu ! » (p. 212).

Un peu ou beaucoup, ou autrement : nous n'avons pas à prendre parti, le présent débat n'ayant, après tout, pour objet que de montrer le noir (et non le blanc) vu par nos Écrivains.

Léo LEJEUNE

*Un fondé de pouvoirs :*

## ÉGIDE STRAVEN

Egide STRAVEN venait à peine d'entrer dans sa soixantième année quand il mourut à Anvers, en octobre 1949, dans un dénuement presque complet.

Dès 1908, il s'engageait à la Compagnie du Kasai et ainsi débute le grand amour qui le tint jusqu'à sa dernière heure.

Il eut beau faire des infidélités à sa belle maîtresse, passer trois années en Pologne, puis s'établir en Roumanie, c'est l'Afrique qui l'a charmé et c'est vers elle que volent ses pensées.

De 1927 à 1932 il y revient et dirige à Élisabethville, les services régionaux de notre grande compagnie de navigation.

C'est là et à cette époque que je l'ai connu, aimé.

C'était un de ces hommes simples, d'un commerce agréable, à la fois sceptique et brûlant de Foi. Deux yeux joyeux dans un visage buriné, planté à même de massives épaules.

Rentré définitivement dans la Métropole, les souvenirs l'assaillent et il écrit. Son premier livre, *Le Fou du Lac et Sinak-wabo* lui vaut en 1939, le prix triennal de Littérature coloniale.

En 1942, il fait paraître *Veillées de brousse*, comportant six contes congolais. En 1946, il nous donne *Kapiri-pi*. Il écrit de surcroît de nombreux récits et nouvelles pour différentes publications.

\* \* \*

Egide STRAVEN est surtout remarquable par le ton de sincérité, le souci de vérité qu'il fait passer dans le récit et qu'il transmet au lecteur. Il n'écrit pas seulement pour se libérer mais parce qu'il sent le besoin de laisser à la postérité un témoignage. Et à ce titre, il trouve une place de choix parmi les écrivains qui ont été ou seront évoqués à cette tribune.

Témoignage qui se traduit sous les formes les plus diverses.

Témoignage où l'auteur manie le pinceau délicat de l'aquarelliste avec autant de virtuosité qu'il brandit le glaive de l'action dramatique ou tragique.

Cette extrême richesse de moyens — caractéristique de l'écrivain doué, favorisé des dieux — est si étonnante que j'ai pensé en l'étalant à vos yeux, servir au mieux la mémoire de cet écrivain de talent dont vous attendez qu'on ne dise que du bien.

Le voici donc tour à tour religieux, allégorique, lyrique, champêtre, pictural, élégiaque, tragique et prophétique.

#### Religieux :

« Dans leur esprit, jamais les morts ne sont séparés des vivants et la terre où ils reposent est à eux, si bien qu'à la moindre demande d'occupation du sol, le chef et l'homme de médecine consultent d'abord les trépassés... Cependant, ils croient à la transmigration des âmes. Quand une étoile filante égrène ses diamants dans les abîmes célestes, ils disent : c'est une âme qui va dans un autre village ».

#### Allégorique :

« — Maître, ce qu'on appelle la lune, ce sont les cornes d'une gazelle de lumière, dont les hommes ne peuvent voir le corps tant que les yeux vivent. Tous les mois, elle monte dans le ciel, et son corps reste invisible. Seule la lumière de ses cornes, tombe sous le regard pour attester aux hommes qu'elle n'est pas morte et les voix des tam-tams éclatent alors dans les millions de villages pour les convier à la danse.

La bête de lumière monte et puis descend et va manger des herbes enchantées, là-bas, très loin dans la brousse des morts qu'on ne peut voir même du plus haut pic du *Bu-Youla*. Elle broute pendant des jours et des jours en grand mystère. Puis sous terre, par des eaux cachées qui cheminent sous le sable et le roc, elle regagne son point de départ pour remonter encore une fois dans le ciel, redescendre et brouter et puis recommencer sa route lumineuse. Elle aime les hommes, elle leur est douce et compatissante. Quand elle ne reviendra plus, le chef terrible, le soleil, mangera toutes les terres et tous les villages, boira les rivières et les lacs, et les hommes ne seront plus. Voilà ce que disent nos vieillards ».

### Lyrique :

« Ils contemplèrent encore un long moment la hauteur abyssale de ce ciel de neige diaphane. Des myriades d'insectes venaient de s'éveiller dans la brousse et leur énorme cantique rythmé montait maintenant comme un inlassable alléluia des hautes herbes, des palmeraies, des orangeries, des bords du fleuve et du lac, de l'ombre violette de la forêt. Aux quatre points cardinaux, brusquement éclata le tonnerre des tam-tams et Taskiewitch, songeur, eut soudain devant les yeux la vision innombrable des foules bantoues — mâles, femmes, vierges — accourant du fond des siècles au son de leurs bois sonores. Les longues théories de femmes, les coudes serrés aux hanches, les mains suppliantes, entamaient du Niger au Zambèze, de l'Atlantique à l'océan Indien, la danse sacrée en l'honneur de la Lune nouvelle et de sa fille lumineuse Sinak-wabo, celle à laquelle aucune autre n'est pareille ».

### Champêtre :

« L'on était en saison des pluies ; la première chose que fit Mèssou à Mountou-Mossi fut de travailler à la houe un petit lopin de terre grasse et noire. Puis, elle l'ensemença de maïs. Peu de jours après des pousses vertes pointaient déjà et il ne fallut pas plus de deux mois pour que les tiges fussent à hauteur d'homme. A leur têtes vinrent de jolies aigrettes blanches et pourpres, que le vent du soir, en montant du lac, balançait d'un lent mouvement d'encensoir. Elle avait aussi planté de la canamelle, qui poussait noueuse et pleine de suc. Au village indigène elle se procura un métier à tisser où s'enchevêtraient de longues fibres de raphia dont beaucoup étaient teintes en pourpre, en noir ou en bleu. Pendant des heures elle se mouvait, silencieuse et attentive, devant le grand cadre, et une fois les chaînes formées, y

passait et entremêlait les fils multicolores. Elle tissait des nattes, ou l'on voyait le charmant dessin arabe et de très fines serviettes dorées, grandes d'un pied carré, d'où pendaient de longues franges d'un beau jaune orange ».

#### Pictural :

« Une brise légère montait des eaux, annonciatrice du grand calme vespéral. Brusquement, comme une catastrophe immense — entraînant dans sa chute des millions de brasiers d'écarlate aveuglant — l'énorme soleil s'abîmait dans le lac. Le *Moufwandanshi* ressembla pendant quelques minutes à un gigantesque cratère de volcan en ébullition, plein de remous rouges et violets. Puis d'un coup, le lac lui aussi, s'éteignit. Il ne resta qu'un grand gouffre mauve sur les bords duquel s'érigeaient comme des fantômes, les rochers soudain pâlis ».

#### Élégiaque :

« Elle alla avec Nyota-Lé au cimetière pour dire adieu au mort. Ainsi, c'était la dernière fois qu'elle traversait ce poste, que les trépassés garderaient seuls désormais. Elle écarta les branches de lauriers, qui clôturaient le champ de repos d'un mur de fleurs blanches et roses, et pénétra dans l'enclos. Que les tombes étaient petites sous ce grand ciel blanc plein de lumières éclatantes ! Là, sur la dalle du commandant, Nyota-Lé était née... Le Grand Ancêtre avait repoussé sa prière... Elle frissonna et se réfugia toute tremblante, au pied de la tombe de son amour. Elle appela l'âme du mort à elle et son cœur s'apaisa. Comme elle l'avait vu faire par Bernier, elle joncha la dalle de roses, de lilas et de fleurs de laurier. Puis elle y plaça sa *loudimba*, car Olivier l'aimait, et elle la lui avait promise certain soir. Elle étreignit la pierre froide et Nyota-Lé aussi, d'un petit geste gracieux, y posa les arcs rouges de sa bouche. Alors, en swahili, car c'était la langue qu'Olivier lui parlait, elle dit la voix coupée d'un sanglot : « *Kwa heri, starehe mezoudi, bwan'angou !* » Elle détourna les yeux, resta pleurer encore un moment devant la pierre, puis, lentement, reprenant la main de l'enfant, elle s'en alla vers le lac ».

#### Tragique :

« Il piqua son couteau en terre et se mit lentement à genoux. Il écarta avec des précautions infinies les tresses de torchis dénudées. Puis à travers l'ouverture, des deux côtés de la tête du dormeur, il